

de la petite fiole de poison, que le docteur Rivard avait oubliée dans la chambre du père Meunier. Après avoir longtemps délibéré ensemble sur ce qu'ils feraient le lendemain, ils se quittèrent pour aller se coucher, sans en être venu à aucune conclusion satisfaisante.

Avant le jour Trim était sur le pont, impatient de commencer ses recherches. Il alla éveiller Tom qui, de son côté, ne se fit pas prier, et tous les deux se mirent en route.

— Je crois, dit Tom, que nous devrions commencer par chercher M. Pluchon.

— Oh ! non, pas si bête ; y été trop fin coquin, y découvert tout !

— Si nous cherchions la mère Coco-Létard ?

— C'est ça, moué y pensé ; mais se pas où li demeure, n'i sé pas non plus où l'y est son l'habitation des champs.

— La vieille Marie ne t'a-t-elle pas dit où c'était ?

— Non, li sé pas elle-même, li ma dit que croyé la mère Coco-Létard été une vendeuse de les légumes.

— Oh ! bien, allons sur le marché aux légumes.

— C'est ça, moué y pensé.

Ils se rendirent donc au marché aux légumes. Le temps était devenu frais et serein ; l'orage de la nuit avait purifié l'atmosphère et, à l'exception de la boue dans les rues, on n'aurait pas dit que la ville avait été visitée, quelques heures auparavant, par une aussi violente tempête. Les premières lueurs d'un beau jour commençaient à colorer l'horizon, quand ils arrivèrent. Le marché était désert et les stalles vides. Trim et Tom s'assirent sur un banc en attendant l'arrivée des revendeurs et des vendeuses. Bientôt ils arrivèrent, les uns chargés d'énormes paniers, les autres conduisant des mulets par la bride ; ceux-ci apportant de grands pots de café tout chaud, ceux-là traînant de petites charrettes à bras chargées de tous les fruits de la saison. Le marché avait l'air d'une foire, où chacun étalait avec ordre et symétrie ses denrées sur sa stalle.

— Allons prendre une tasse de café, dit Tom, et manger un gâteau ; nous ferons parler la revendeuse.

— Allons.

Ils accostèrent une négresse qui n'avait pas de stalle, et qui débitait modestement ses tasses de café, assise sur un petit banc de bois portatif.

— Beau temps ce matin, dit Tom en s'adressant à la négresse d'un air dégagé.

— Oui, mossié, beau temps.

— Donne-nous deux tasses de café et des gâteaux.

Oui, mossié.

— C'é toué conné madame Coco-Létard, lui demanda Trim ?

— La mère Coco ?

— Oui, la mère Coco-Létard.

— C'ti là qui a tout piti fille, pour vendre à son la stalle ?

— Je peux pas dire, c'est la mère Coco-Létard, vendeuse de légumes.

— O ben oui, y a pas d'autres. Son la stalle est à l'autre bout du marché. Tu vas conné par son la piti fille, et un grand pavillon planté devant son la stalle ; tiens, vois ti là bas ?

Quand ils eurent pris leur café, ils se dirigèrent vers la stalle

le que leur avait désignée la négresse. Clémence était occupée à disposer avec goût les légumes, qu'un esclave lui avait apportés dans une petite charrette à bras.

— Me diriez-vous, où nous pourrions voir madame Coco-Létard, dit Tom à Clémence.

— C'est ici sa stalle, monsieur, répondit modestement celle-ci, en jetant un coup d'œil timide sur la figure de Tom.

— Vas-t-elle venir bientôt ?

— Je ne crois pas qu'elle vienne aujourd'hui ; elle s'est blessée hier matin en tombant ; elle a gardé le lit toute la journée, et si elle n'avait pas eu quelque affaire pressée à l'habitation des champs, elle ne se serait pas levée ce matin.

Trim se rapprocha de la jeune fille et fit signe à Tom de continuer.

— C'est malheureux vraiment, j'aurais voulu lui parler pour affaires pressantes.

— Qu'est-ce que c'est, monsieur, dit-elle en regardant Tom d'un air curieux ; ne pourriez-vous pas me le dire ?

— Trim, qui vit que Tom paraissait embarrassé, ajouta négligemment ; nous voulé acheter deux cents barils d'oranges pour expédier li à St. Louis.

— Revenez à midi et maman sera ici, j'irai la chercher.

— Nous pas puvé attendre, continua Trim, c'est dommage, car on nous l'avait dit que madame Coco-Létard gardait toujours les meilleures oranges. C'est égal, nous puvé aller acheter ailleurs.

Clémence qui craignait de manquer une si belle occasion, et qui bien plus craignait que sa mère ne la battit pour l'avoir laissé échapper, offrit d'aller de suite chercher sa mère, s'ils voulaient attendre.

Trim fit un signe à Tom, qui reprit :

— Oh non, ce n'est pas la peine, dites-nous où nous pourrions trouver madame Létard et nous allons y aller de suite.

— Vous ne pourrez pas trouver la place, car elle est allé à son habitation des champs.

— Et où l'est son l'habitation des champs, s'écria Trim un peu vivement.

Clémence ne remarqua pas l'expression d'impatience que manifesta Trim et répondit innocemment.

— C'est bien loin, derrière le Couvent des Ursulines au milieu de la plaine ; une maison à deux étages, entourée d'un jardin. Mais vraiment, c'est trop de trouble et je ne crois pas que vous puissiez la trouver.

— Nous la trouverons bien, répondirent à la fois Tom et Trim ; mais Tom, se reprenant aussitôt, ajouta : nous pourrions bien en effet ne pas la trouver, d'ailleurs peut-être n'aurons-nous pas le temps d'y aller, dans ce cas nous reviendrons cet après-midi.

— C'est bien mieux, répondit Clémence, qui quoiqu'elle ne soupçonna même pas qu'il y eut le moindre danger pour sa mère d'envoyer ces deux hommes à l'habitation des champs, sentit que la mère Coco pourrait bien la gronder et peut-être la battre, pour avoir pris sur elle de les y avoir envoyés.

Trim et Tom, au lieu de prendre la direction de l'habitation des champs, se dirigèrent du côté opposé d'un pas lent. Mais aussitôt qu'ils eurent tourné le coin de la première rue, Tom appela une voiture de remise dans laquelle il monta, Trim se laçant à côté du cocher. Quand ils furent arrivés près du